

## ERRANCE ET PATRIE DANS LA POESIE D'ADONIS

Krystyna Skarżyńska-Bocheńska

*Université de Varsovie*

La migration, l'exil – forcés ou choisis de bon gré –, deviennent un phénomène de plus en plus répandu dans le monde actuel. C'est bien visible, si on se penche sur les biographies des créateurs de la littérature arabe contemporaine. Les poètes: al-Ġawāhirī, al-Bayātī, as-Sayyāb, Aḥmad ʿAbdalmuṭṭī Ḥiġāzī, Maḥmūd Darwīš, Saʿdī Yūsuf, Hātif Ġanabī et nombre d'autres, ont passé de longues années à l'étranger. Indépendamment des raisons pour lesquelles ils ont quitté leur patrie, la nostalgie de leur pays laisse une empreinte plus ou moins forte sur leur poésie. Les plus dramatiques sont, je crois, ces paroles de Badr aš-Šākīr as-Sayyāb contenues dans le poème "Ġarīb ʿalā l-ḥalīġ" (Le solitaire au bord du golf), où le poète identifie les souffrances d'un exilé avec celles du Christ:

J'ai chanté ma terre bien-aimée, et je la porte,

moi - le Messie, traînant la croix en exil (...) (as-Sayyāb 1971: I, 321)

Adonis (ʿAlī Aḥmad Saʿīd Iṣbir, né en 1930) est un exemple particulier de poète dans l'oeuvre duquel on retrouve *e r r a n c e* – comprise comme "hésitation, rêverie, vagabondage". (*Dic. Robert* 1985: IV, 102) et *p a t r i e*, ou bien trois patries à vrai dire, qui constituent les éléments de la définition de cette notion dans le Grand Larousse: "Pays où quelqu'un est né (Syrie), ou dans lequel ont vécu ses ancêtres (la patrie arabe), et auquel il est attaché par des liens affectifs (Liban)".

SYRIE - C'est là où Adonis est né dans le petit village Qassabāynī dans les environs de Lataqiyya. Il a fait ses études à Damas où on a essayé de l'entraîner dans l'activité politique. En 1954 il s'installa à Beyrouth, il se libéra des conditionnements géopolitiques de sa patrie. "J'étouffais à Damas, dira-t-il en 1987, où divers partis politiques et diverses idéologies ont essayé à me mettre à leur service, et moi, je voulais rester libre. Le Liban était un pays ouvert au monde, à la mer. J'y ai trouvé des milieux indépendants, intellectuellement stimulants"<sup>1</sup>.

Dans les poèmes du troisième recueil d'Adonis "Aġānī Miḥyār ad-Dimašqī" (Chants de Miḥyār le Damascène, 1961), on retrouve des mentions, nettement perceptibles, de la Syrie abandonnée. Il parle souvent de Damas, sa capitale qui serait le symbole de tout son pays, ce qui prouve que le poète est partagé, parce qu'en critiquant âprement son pays, il ne peut tout de même pas, se libérer du regret et de

<sup>1</sup> Entretien que j'ai eu avec le poète à Paris en juin 1987. Après Skarżyńska-Bocheńska 1995:169.

la nostalgie de sa patrie. Dans la plupart de ses poèmes il accuse son pays de l'avoir obligé à partir parce qu'il ne donne ni promesse, ni liberté. Il en parle dans les fragments du poème "*Ard bilā mā'ād*" (Adūnīs, *Ātār* I, 396) (Terre sans retour):

Même si tu revenais, Ulysse,  
même si les distances s'amenuissent (...)  
tu serais toujours l'histoire du départ  
toujours tu resterais dans une terre sans promesse,  
dans une terre sans retour. (tr. fr. de A. Wade-Minkowski)

Sa patrie abandonnée mérite une appréciation encore plus sévère dans ce fragment du psaume qui commence la partie de "*Chants de Miḃyār...*" intitulé "*al-ilāh al-mayyit*" (Le dieu mort):

(...) J'abandonne une patrie pleine de deuil, pleine comme  
l'oeuf dans lequel il n'y a place ni pour le soleil ni même  
pour le vent. Je crée une patrie amie comme les larmes." (Adūnīs, *Ātār* I, 406)

La vision de sa patrie – morose, endeuillée, fermée au soleil, au vent, alors symboliquement privée de la lumière et de liberté, cette liberté à laquelle Adonis aspire toujours, aussi bien dans sa vie que dans son oeuvre – semble expliquer les raisons de son exil. Il est intéressant de constater qu'il y a plus de 100 ans, F.R. Chateaubriand, célèbre écrivain français a exprimé des sentiments semblables dans ses *Mémoires*:

(...) quand la liberté disparu, il reste un pays, mais il  
n'y a plus de patrie" (Chateaubriand 1846: IV, 299)

Pourtant, Adonis fait la distinction entre ce qui dans son pays lui est proche et lui importe, et ce qu'il rejette décidément. Il en parle dans le poème "*Watan*" (Patrie) (Adūnīs, *Ātār* I, 453):

(...) Devant les visages qui se dessèchent  
sous le masque du chagrin,  
devant les routes sur lesquelles  
j'ai oublié mes larmes,  
devant l'enfant vendu pour prier  
et pour cirer les souliers,  
devant une maison dont j'ai emporté la poussière  
dans mon égarement – je m'incline.

Tout cela est ma patrie, - pas Damas! (tr. fr. A. Wade-Minkowski)

Les poèmes qu'il a consacré à son pays, sont empreints du romantisme, de nostalgie, de souvenirs, ils se distinguent nettement des poésies violentes et pleines de révolte juvénile du recueil "*Agānī Miḃyār ad-Dimašqī*". Il n'y a que le motif de rejet de Damas – pouvoir dominant la Syrie qui correspond du ton général de ce recueil. Ce même motif est aussi présent dans le poème "*al-Bilād al-qadīma*" (Le vieux pays) (Adūnīs: I, 397) où le poète abandonne des "appels étranglés" pour venir à "la fierté du refus".

Dans le recueil suivant "*Kitāb at-taḥawwulāt wa-l-ḥiğra fī aqālīm an-nahār wa-l-layl*" (Livre des métamorphoses et de la migration dans les provinces du jour et de la nuit, Beyrouth 1965), la première partie du poème "*Taḥawwulāt aš-Ṣaqr*" (Les métamorphoses du Gerfaut) intitulée "*Faṣl ad-dam*" (Saison des larmes, Adūnīs, *Taḥawwulāt* II, 45-58) est entièrement consacrée à Damas, mais pas à Damas contemporain, seulement à Damas historique: "Patrie dont le nom était Damas"<sup>2</sup>. J'en parlerai dans la partie consacrée à la "patrie arabe". Il est pourtant difficile de ne pas saisir que dans les strophes pleines d'émotion, le sujet lyrique (le poète) exprime son déchirement entre le désir de voir renaître sa patrie opprimée, son amour pour elle et la haine et le mépris qu'il ressent. Il écrit: "Comment pourrions-nous accéder à la mort, au repos, ô Damas?" (*Migration* 64) et en même temps il l'accable d'épithètes injurieuses: "Ô femme offerte à tout homme qui vient...", "femme vouée au péché, à la boue" (*ibid.* 63), "femme (...) qui écoutes les mortes, les tombeaux, les idoles, (...) qui aimes les jeunes cadavres et les victimes" (*ibid.* 66).

Dans les derniers vers il prie Damas qui est ici identifiée à une femme vénale, de lui pardonner. Le déchirement du poète s'exprime le plus fort dans ce fragment où il oscille entre l'amour et la haine pour la patrie abandonnée:

Et j'ai dit: Non, que dans mon coeur  
et dans mon sang vive Damas.

Et j'ai dit: - Non, que brûle brûle Damas. (*Ibid.* 65)

LA PATRIE ARABE – La grande popularité du recueil "*Ağānī Miḥyār ad-Dimašqī*" (1961) que Adonis a écrit dans sa jeunesse et qui a été traduit en français et édité à Paris en 1983, a fait que dans les nombreux cercles intellectuels de l'Orient arabe et de l'Europe, Adonis est considéré (jusqu'à nos jours) comme un révolté qui rejette la tradition, l'histoire et l'héritage des Arabes. Ceci est dû aussi aux publications arabes des années '60. Par exemple Ḥalīm Barakāt dans son article "*Ağānī Miḥyār ad-Dimašqī wa-<sup>ʿ</sup>alam aš-šīʿr al-ağnā*" est enchanté par la poésie de la révolte et de la négation, du rejet de la tradition et même des racines que le jeune poète veut créer en commençant par lui-même.

Mais il suffit de passer au recueil suivant d'Adonis "*Kitāb at-taḥawwulāt...*" pour voir qu'Adonis est profondément enraciné dans la tradition et l'histoire arabe. Ce sont des personnages de l'histoire arabe tels que ʿAbdarraḥmān ad-Dāḥil, Ḥusayn ibn ʿAlī, les mystiques al-Hallāğ et al-Ġazālī ou les poètes Abū Tammām, Baššār ibn Burd et d'autres qui sont les héros de ses poèmes les plus connus. Adonis, poète et philosophe ne nie pas l'histoire ni la culture du monde arabe, seulement il juge de façon critique la tradition.

<sup>2</sup> Adonis, *Migration* 63. Voir aussi Adonis, *Soleils* 43-71.

Dans sa thèse de doctorat de 3-ème degré "*at-Tābit wa-l-mutaḥawwil*" (Le Fixe et le mouvant), publié en 3 volumes à Beyrouth dans les années 1974, 1977, 1978), à la suite d'une analyse profonde il fait ressortir de la tradition arabe ce qu'il considère comme vivant et créateur, capable de subir les transformations (*mutaḥawwil*) et il rejette ce qui est mort et fixe (*tābit*). Il a choisi le personnage de 'Abdarrahman I, le dernier 'Umayyade qui échappa au massacre de sa famille fait par les 'Abbāssides, et qui commença la dynastie de 'Umayyades de Cordoue. Malgré son succès en Andalousie ce monarque à la nostalgie de Damas, et peut-être pour cela le poète se sent proche de lui. Le poème "Les jours du Gerfaut" ("*Ayyām as-Saqr*", *Ātār* II, 25-42) renoue avec les jours de la gloire de "patrie arabe", exprime la nostalgie de son auteur, et célèbre le prince héroïque que le calife 'abbāsside, son rival, appela "*Saqr al-Qurayš*". Le titre-même du poème "*Ayyām as-Saqr*" évoque "*Ayyām al-'Arab*" de la période *al-ḡābiliyya* – anciens contes arabes glorifiant les jours des batailles célèbres et les héros de celles-ci. As-Saqr - l'alter ego du poète entend de loin la voix de l'Euphrate:

- Qurayš...

Une caravane vers l'Inde

Elle porte d'Afrique et d'Asie jusqu'à l'Inde

Elle porte le feu de la gloire. (*Migration* 39)

Cette voix - le refrain répété dans ce poème montrant le prince fuyant devant les bourreaux des 'Abbāssides, une fois de plus décrit la gloire de Banū 'Umayya descendant de Banū Qurayš:

- Qurayš...

perle rayonnante du Damas

toute occultée d'encens et de santal,

toi la plus tendre des tendresse du Liban,

la plus belle des légendes de l'Orient... (*Soleils* 44)

Et il se termine par un accent dramatique:

Il ne reste de Qurayš

rien d'autre que le sang giclant comme une lance,

rien d'autre qu'une plaie. (*Ātār*: II, 30. tr. de l'arabe par l'auteur, tr. fr. J. Karna)

Dans la troisième partie du poème "*Taḥawwulāt as-Saqr*", intitulée "*Faṣl as-ṣūra al-qadīma*" (Saison de l'image d'antan, *Ātār*: II, 79-93) le sujet lyrique (poète) revient cette fois-ci à Bagdad, ville-symbole de la culture arabe florissante, il se fond en un tout avec l'Euphrate, retrouve les racines de son ancienne patrie arabe:

Je cours avec l'Euphrate

en un temps ensorcelé

coulant de la source de l'ancienne enfance

de l'ancienne vieillesse.

Tout le sang de l'Euphrate

coule dans mon corps et dans ma nostalgie. (*Migration* 92)

Le poème du recueil "*al-Masrah wa-l-marāyā*" (Le théâtre et les miroirs, 1968), intitulé "*as-Samā' at-tāmina*" (Le huitième ciel) et portant le sous-titre "*Rahīl fī madā'in al-Ġazālī*" (Voyage dans les villes d'al-Ġazālī, *Ātār*: II, 405-454) a une importance capitale pour démontrer le lien unissant Adonis avec le monde arabe, contemporain cette fois-ci. Le poète y décrit le voyage du mystique al-Ġazālī aux cieux; il y est allé chercher de la lumière divine pour sauver ses villes en péril symbolisant les pays arabes dont il dépeint ainsi la situation:

Patrie ouvert comme un linceul

- colombe assassinée près de source.

Je vois en elle la nation

je vois en elle la lune coupée des visages d'enfants,

(...)

et le temps survenant comme un tremblement de terre.

La chute des villes d'al-Ġazālī a commencé

la rue tremble comme un rideau

et le temps est assis aux portes

comme un kandjar planté dans le cou. (*Ātār*: II, 408. tr. de l'arabe par l'auteur, tr. fr. J. Karna)

"*Kitāb qasā'id al-hams*" (Le livre de cinq poèmes, 1980) présente aussi de nombreux exemples de liens attachant Adonis à sa patrie arabe ancienne et contemporaine.

LIBAN - Sa patrie de choix, "pays auquel le poète est attaché par des liens affectifs", apparaît rarement dans les premiers recueils d'Adonis. Du recueil "*Āġānī Miḥyār...*" j'ai choisi deux poèmes pleins de tendresse et de compassion pour la terre qui l'a accueilli.

"*Amaniyya*" (Voeu, fragment)

Si un cèdre parmi les arbres des profondeurs et des ans  
m'ouvrait les bras

s'il me gardait de la tentation des perles

et des voilures.

Si j'avais ses racines

si mon visage s'ancrait derrière son écorce triste

- je deviendrais alors nuages et rayons

dans horizon, pays fidèle (...) (*Chants* 75)

Le cèdre, symbole du Liban, indique bien qu'il s'agit de ce pays-là.

En juin 1987, lorsque j'ai rencontré Adonis à Paris, je lui ai demandé à quel pays il pensait en disant "mon pays"? - Au Liban! - m'a-t-il répondu sans hésiter. Je crois qu'on peut avancer une thèse qu'à mesure que les destructions et les malheurs s'abattent sur Liban, il devient de plus en plus cher au poète. Cela se reflète dans le poème "*Ṣawt*" (Voix) venant du même recueil:

Tu est plus riche que la terreur  
 plus riche que la rébellion vaincue  
 que le tonnerre sur le désert,  
 Ô patrie dans ta gangue de résine  
 patrie brisée

qui chemines avec moi à pas chancelants. (*Chants* 142)

Après l'invasion du Liban, Adonis qui a vécu le siège de Beyrouth, publie le recueil "*Kitāb al-ḥiṣār*" (Le livre de l'encerclement, 1985), où la plupart des poèmes sont consacrés à la tragédie de Beyrouth et ses habitants. Ces poèmes laissent transparaître la douleur et le désespoir d'Adonis face aux crimes et torts qu'il voit, ainsi que le sentiment de l'amour de sa patrie - Liban en péril personnifié cette fois-ci par la ville Beyrouth. Par contre on n'y trouve aucun appel à la vengeance. On est frappé par la force des sentiments humanitaires. L'image de la ville exterminée peut-être celle de chaque ville du monde en danger de mort. Surtout le poème "*aṣ-Ṣaḥrā*" (Désert) dont je cite quelques extraits, est vraiment poignant:

(...) La tuerie a changé l'aspect de la ville  
 ces pierres sont des têtes d'enfants,  
 ces fumées-là, - respiration de ses habitants.  
 Et toutes les choses chantent  
 l'exil... la mer du sang qui coule.

(...)

Veillez avec la ville, restez en éveil!  
 La ville tient la mort dans ses bras  
 et tourne ses journées comme des pages abîmées.  
 Gardez en mémoire sa dernière beauté,  
 la ville roule dans les sables,  
 dans le foyer d'étincelles,  
 sur son corps - les stigmates des gémissements d'hommes  
 grain après grain  
 se répandent sur notre terre. (...) (*Ḥiṣār* 23)

Ces paroles peuvent se rapporter à chaque ville sans défense, brutalement mise en ruine: Hiroshima, Varsovie, Sarajevo, Grozny... Mais Adonis parle ici de Beyrouth: une sorte de litanie funèbre où revient le nom d'une place célèbre de Beyrouth, l'indique nettement:

Sāḥat al-Burğ - l'inscription chuchotant le secret  
 aux ponts démolis...

Sāḥat al-Burğ - souvenir qui se cherche au milieu  
 de la poudre et du feu. (*ibid.*)

Cette litanie se termine par une question:  
 Les dépouilles mortelles ou les ruines  
 sont-elles la face de Beyrouth ?

La tristesse et l'absence d'espoir se retrouvent aussi dans un autre fragment du même poème:

Tu verras;

- tu diras son nom,

- ou tu diras - j'ai dessiné son visage,

- ou tu tendras les bras,

- ou tu souriras...

tu diras - autrefois je me réjouissais,

ou - autrefois j'étais triste,

Et tu verras alors:

Il n'y a plus de Patrie...! (*ibid.*)

ERRANCE – La notion de l'errance - hésitation, vagabondage en arabe: *tarahḥul*, *tayhān* (*Dict. fr-arabe* 404) et "errant" en arabe: *tā'ih*, *dā'ī* reviennent souvent dans le recueil "*Aḡānī Mihyār ad-Dimašqī*" où le jeune poète se concentre sur lui-même et sur la recherche du sens de la vie. C'est l'époque où il change de patrie et part en Occident. Adonis exprime son égarement et son errance. Dans le premier psaume de ce recueil on tombe sur cette pensée caractéristique:

(...) ses paroles se tournent vers l'errance, l'errance,  
l'errance. (*Chants* 20)

Le poème "*Ulysse*" a un sens semblable:

(...) Mon nom est Ulysse

Je me suis égaré par ici.

Avec mes poèmes je me suis égaré là-bas. (*Migration* 51)

Le recueil "*Livre de la Migration*" prouve qu'Adonis a vite retrouvé sens de la vie - l'amour, le mariage, l'élan créateur, le sentiment de sa mission poétique et l'attitude ouverte envers le monde et les gens. C'est à leurs problèmes, considérés à l'échelle du monde arabe ou bien du monde entier qu'il consacre ses recueils suivants. Mais c'est dans le poème "*Ayyām as-Saqr*" du recueil "*Kitāb at-taḥawwulāt...*" (*Livre de la Migration*) que nous aurons déjà la quintessence de cette idée, lorsqu'il parle du prince Umayyade, son alter ego:

As-Saqr dans son égarement, dans son désespoir créateur

Lève au ciel du fond des abîmes

l'Andalousie originelle,

l'Andalousie de celui qui vient de Damas

et porte à l'Occident la moisson d'Orient. (*Migration* 51)

Cette idée de "porter à l'Occident la moisson d'Orient" d'offrir au monde les valeurs de la culture de sa propre patrie, prise au sens large du mot, ainsi que la richesse

de ses meilleurs traditions, fait qu'Adonis ne regarde pas le monde comme un exilé, mendiant une place pour vivre, mais comme un vainqueur cherchant une place à conquérir. Conquérir uniquement par la force et la beauté de sa poésie. L'errance (*ad-dayā'*) change en conquête (*fath*).

## REFERENCES

## A. Sources primaires

- Adonis, *Chants* = Adonis, *Chants de Miḥyār le Damascène*. Traduit de l'arabe par Anne Wade-Minkowski. Paris: Sindbad, 1983.
- Adonis, *Migration* = Adonis, *Le Livre de la Migration*. Trad. de l'arabe par Martine Faideau. Paris: Luneau Ascot. 1982.
- Adonis, *Soleils* = Adonis, *Soleils seconds*. Poèmes traduits et présentés par Jacques Berque. Paris: Mercure de France, 1994.
- Adūnīs, *Ātār* = Adūnīs, *al-Ātār aš-šī'rīyya al-kāmila*. Beyrouth: Dār al-<sup>c</sup>Awda, 1971.
- Adūnīs, *Ḥiṣār* = Adūnīs, *Kitāb al-ḥiṣār*. Beyrouth: Dār al-<sup>c</sup>Awda, 1985.
- Adūnīs, *Taḥawwulāt* = Adūnīs, *Kitāb at-taḥawwulāt wa-l-ḥiḡra fī aqālīm an-nabār wa-l-layl*. Beyrouth: Dār al-<sup>c</sup>Awda, 1965.

## B. Sources secondaires

- Barakāt, Ḥalīm. 1962. "Aḡānī Miḥyār ad-Dimašqī wa-<sup>c</sup>alam aš-šī'r al-aḡnā". *Šī'r* 23.
- Chateaubriand, François-René de. 1846. *Mémoires d'outre-tombe*. Paris.
- Ġabbūr, <sup>c</sup>Abdannūr & Suhayl Idris. 1980. *Manḥāl. Dictionnaire français-arabe*. Beyrouth.
- Le Grand Robert de la langue française*. 1985. Vol. IV. Paris & Montreal.
- as-Sayyāb, Badr Šākīr. 1971. *Dīwān*. Beyrouth.
- Skarżyńska-Bocheńska, Krystyna. 1995. *Adonis. Images, réflexions, émotions*. Warszawa: Wydawnictwo Akademickie "Dialog".